

dans *Londres*, qui est très réussi. Céline, dans ces histoires de souteneurs et de prostituées à Londres pendant la Première Guerre, découvre une mine d'or. Il n'a pas encore compris que le style était tout, et a encore besoin d'un canevas autobiographique pour lui servir de tremplin, mais il est déjà là.

*Guerre*, et surtout *Londres*, raviront les véritables amateurs de Céline. La maîtrise totale n'y est pas, mais l'ange prend son envol.

Alors que j'écris ces lignes, le programme de printemps de la Pléiade vient d'être annoncé : un *Album Céline* est prévu, et deux volumes intégreront les « inédits », entre *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit*.

Je demande à voir, mais l'idée ne me semble pas satisfaisante : *Guerre*, *Londres* et le *Casse-pipe* retrouvé n'appartiennent pas à l'œuvre achevée, et auraient eu leur place à part, comme le sublime *Féerie 3* (la balade dans le cimetière de Montmartre le lendemain du bombardement) en partie édité séparément sous le titre *Maudits Soupirs pour une autre fois*, publié en Pléiade comme appendice de *Féerie* et de *Normance*. Pourquoi ne pas avoir consacré une Pléiade (le tome VI) à ces « textes retrouvés » ? En attendant un volume de pamphlets ?

Mais peu importe : l'essentiel est dans les textes.

## Georges Rouault, peintre-écrivain

VINCENT WACKENHEIM

Georges ROUAULT : *Soliloques d'un peintre – Écrits 1896-1958*. (Édition établie, présentée et annotée par Chr. Gouzi avec la collaboration d'A.-M. Agulhon, L'Atelier contemporain, 2022, 1104 pages.)

IL y a un réel plaisir charnel (de ceux que permettent encore les livres imprimés...) à voir et à manipuler ce gros ouvrage, qu'on qualifiera de trapu, dont les mensurations généreuses, les mille pages et le format presque carré l'apparentent à un pavé, qui donne à lire l'imposante somme des écrits qu'a pu produire le peintre Georges Rouault tout au long de sa vie, des années 1900 à sa mort en 1958, sous la forme d'une sélection de textes autobiographiques, d'évocations de ses contemporains, peintres et écrivains, d'essais critiques et théoriques sur la peinture, mais aussi et surtout de textes poétiques, tous reproduits à partir de nombreux inédits, de manuscrits, pour une grande part conservés à la Fondation Georges-Rouault, et d'ouvrages ici réédités, tel les *Souvenirs intimes* (1926),

le *Cirque de l'Étoile filante* (1938) ou *Soliloques* (1944), et présentés avec intelligence et élégance par Christine Gouzi, l'entreprise étant par nature hardie, comme semble le suggérer Rouault lui-même, dans une lettre à Waldemar-George de septembre 1952 : « Je suis un auteur difficile, de plus un maudit, paraît-il un peu moins qu'aujourd'hui. »

On poussera l'analogie en constatant que ce pavé-là éclabousse la mare trop tranquille de notre mémoire faite de certitudes et d'images convenues, pour preuve cette courte pièce inédite, qu'on datera des années 1917-1918, calligraphiée à l'encre verte, qui sous la forme d'un échange drolatique avec Ambroise Vollard, où seront convoqués Degas et Ingres, Cézanne et David, imagine un Ubu-fils qui se montre suffisamment insensé pour s'essayer au hasardeux métier de critique d'art : « Moi je croyais que la critique d'art c'était une sorte de Conseil d'État où des compétences tranchaient certains cas épineux d'un jugement définitif. » Et on se souviendra que cette même critique ne fut guère tendre à l'encontre de Rouault, ainsi, pour n'en citer qu'un, Paul Landowski voyant en lui, dans

son *Journal* en 1930, « un illettré faisant de la littérature », alors que Rouault se présente à l'Académie des Beaux-Arts, sans succès, déclarant dans *L'Intransigeant* le 26 mai de la même année : « Je ne sais pas si je suis moderne ou ancien, mais je n'ai jamais été à la Rotonde... »

Pour qui l'image de Rouault peut paraître brouillée, voilà qui aidera à juger sur pièces, entre une appétence pour Léon Bloy, dans ses heures anarchistes, qu'il rencontre en 1904, une retraite à l'abbaye de Ligugé en 1901, celle-là même que fréquenta Paul Claudel, un attrait pour le catholicisme mystique de Huysmans, et l'admiration pour Gustave Moreau, dont il deviendra en 1902 conservateur du musée que lui consacre la République, dépassant le jugement parfois définitif d'une intelligentsia plutôt prompte à précipiter Rouault aux oubliettes de l'histoire, pour les uns trop orienté vers une iconographie religieuse, pour les autres trop anarchisant pour être fréquentable. Rouault lui-même ressentit cette ambivalence, notant dans une lettre à Georges Chabot, vers 1927, que « (...) tout est religieux dans mon effort. Ils veulent me faire le successeur de Lautrec, me parquer chez les filles, ou près de Daumier ».

### « La rue fut mon école »

Rouault est né le 27 mai 1871 à la fin de la Semaine sanglante, sous le feu des versaillais, dans une cave au 51 rue de la Villette, dans l'actuel XIX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, d'un père ouvrier menuisier, originaire de Bretagne, et d'une mère parisienne, couturière puis employée à la Caisse d'épargne. Il entre en 1890 à l'École des Beaux-Arts, où il travaille d'abord dans l'atelier de Delaunay, puis, pendant six ans, de Gustave Moreau qui marquera sa vie. La mécanique du souvenir (plus tard de la confession), qui donne comme souvent aux pages de l'enfance la saveur de l'authenticité, produit des textes littéraires et poétiques empreints des souvenirs populaires de la Commune, des chansons des rues et de l'image d'un grand-père, Alexandre Champdavoine, qui l'initie aux œuvres de Manet, de Courbet et de Daumier, et l'inscrit, lui qui fut baptisé dans la foi catholique, dans une école protestante puis dans une école laïque, et l'emmène en 1885 à l'enterrement de Victor Hugo. On ne s'étonnera pas de voir Rouault dénoncer la misère sociale, intitulant

un de ses recueils *Soliloques*, se plaçant implicitement dans la lignée de Rictus et d'une forme de poésie pamphlétaire et révoltée, en marge de ses eaux-fortes qui composent *Misère* et *Guerre*, l'interrogation devant la mort étant alors toujours sous-jacente. La carrière de Rouault, aidée en cela par le marchand Volland, fut remarquable, son engagement sans compromission, sa fidélité sans faille – seule manqua la reconnaissance de la critique, peut-être intriguée par l'absence de tout drapeau théorique propre à cataloguer l'artiste dans les mouvements de l'entre-deux-guerres.

### « L'art, mineur ou majeur, est pour moi délivrance »

Parfaitement retracée dans ce livre, l'entreprise littéraire de Rouault frappe par son ampleur, que l'éparpillement pouvait masquer, par sa qualité et sa constance, le peintre n'ayant pratiquement jamais cessé d'écrire, en marge d'une activité épistolaire qui est propre aux usages du temps et de son travail de peintre. Au sein de ce tentaculaire *patchwork*, on citera un projet de livre sur Ingres, Cézanne et Degas, abandonné à l'état de manuscrit, qui rappelle ces toiles de Rouault non achevées et non signées qui ont donné lieu à un retentissant procès à la mort de Volland, mais aussi à la naissance en 1952 d'un texte fondateur sur le droit moral de l'artiste, fondement de la loi de 1957 en gestation. Et ce *Cirque de l'Étoile filante*, paru chez Volland en 1938 mais imaginé autour de 1932, d'une architecture composite et subtile, fait de textes en prose et en vers, illustré de planches initialement destinées à accompagner un écrit de Suarès, véritable allégorie de l'acte créatif et de l'artiste, ce dernier implicitement assimilé aux forains, faisant de Rouault un témoin des vicissitudes de son temps, sociales et politiques, par une construction attachante et symbolique, sombre et lumineuse, que Christine Gouzi assimile à un chemin de croix – Rouault se comparant volontiers à Ariel, l'ange déchu, à la recherche aussi d'une rédemption.

### Détestation de l'œuvre *ne varietur*

La part dévolue à l'écriture est aussi importante dans l'œuvre de Rouault que son travail de peintre, de graveur et de céramiste, dans ce tournant du siècle où la « littérature » est

## CRITIQUES

reine. Le soin, la reprise incessante de textes à la recherche d'une impossible ultime version montrent l'attention constante que Rouault porte à la création littéraire, dans sa matérialité, véritable devoir de mémoire qu'il s'impose, traduction d'une expérience tout à la fois personnelle et collective, cherchant aussi à rendre compte du travail et de la personnalité de ses contemporains, peintres et écrivains, au-delà de la fausseté – ou de l'insuffisance – des critiques du temps, et au-delà du carcan imposé par Ingres, vu non sans excès par Rouault comme l'éteignoir par excellence de la liberté en peinture. L'attachement du peintre à une forme de calligraphie qu'on dira violente est formidablement représenté dans ce volume par la reproduction de pages manuscrites sans cesse retravaillées, réagencées, torturées, triturées. À cela s'ajoute un travail de construction perpétuellement remis en cause, qui bouleverse et réaménage sur le long terme l'architecture de recueils de poèmes, qui forment peut-être la part la plus originale de ce volume, celle où Rouault se montre à nu, pratiquant l'écriture poétique de son temps, marqué par la discontinuité, le mélange entre la prose et le vers, l'inclusion d'une forme de modernité, celle de la rue, des clowns et des forains, des prostituées et des marginaux.

Et c'est un poète adepte d'une forme d'autodérision, de comique qui cache mal un esprit inquiet, qu'on trouve dans un album resté à

l'état de manuscrit, intitulé *Versailles*, dédié à Jacques Maritain, dont on lira ci-dessous le poème d'ouverture, qu'on peut dater de 1910, date à laquelle Rouault commence à pratiquer l'écriture poétique, qui ne le quittera plus :

*Sur l'autobus Montmartre-Porte Rapp  
j'ai trouvé ces feuillets égarés  
tous les chansonniers bien nés et distingués  
diront en reniflant du nez  
ça des chansons ! non ! Ce sont des refrains ratés  
et incomplets d'outre-tombe  
entendus dans les catacombes  
ne les publiez jamais.*

*Sinistres hoquets, petits râles,  
Sourires contraints cris de rage rentrés  
tempérés de bonhomie acidulée  
que ne goûtera jamais la bonne société  
Né à la Villette, cet auteur n'est qu'un va-nu-pieds  
et ne sera jamais classé.  
Un enfant au maillot sait mieux rimer  
Cervelle rebelle, cœur épris de religiosité.*

*Mystique cruel  
à l'imagination désordonnée  
Esprit trop recherché et compliqué.  
Mine patibulaire, c'est probable  
Il aura beau chercher à nous épater et chanter  
«J'ai du bon tabac».  
Personne n'en voudra.*

Et ce sera pour notre plus grand bonheur, nous qui en voulons, de voir ici réuni un choix de ces textes qui forment peut-être le corpus littéraire le plus important réalisé par un peintre-écrivain au xx<sup>e</sup> siècle.

## HUMOUR

*Humour : pudeur, jeu d'esprit. C'est la propreté morale et quotidienne de l'esprit. Je me fais une haute idée morale et littéraire de l'humour. L'imagination égare. La sensibilité affadit.*

*L'humour, c'est, en somme, la raison. L'homme régularisé.*

Jules RENARD, *Journal*, 23 février 1910.